

Marc Devade

« Les mille et une histoires d'une vie de peintre¹ »

Marc Devade (1943-1983) a occupé une position centrale dans l'une des dernières avant-gardes françaises, participant au comité de rédaction de la revue *Tel Quel*, créant le groupe éphémère Support/Surface, puis comme cofondateur et rédacteur de *Peinture Cahiers théoriques*. Pour autant, son inscription dans le contexte très politique de Mai 68 et de ses suites rejoint son exigence singulière d'une réflexion sur le statut de peintre, s'appuyant notamment sur un intérêt précoce pour les enseignements des lettrés chinois. Parant à une lecture par trop idéologique de son parcours et de son œuvre, le peintre Camille Saint-Jacques – qui l'a rencontré à partir de 1981 – propose d'y revenir à partir d'une sélection de ses écrits et de ses paroles.

■ TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS PAR CAMILLE SAINT-JACQUES

Marc Devade. *La peinture en excès*

Espace Art Absolument, Paris
Prolongation jusqu'au 18 août

« Pourvu qu'il m'attende »

Mais le plus grand événement et le plus grand voyage, ça a été la découverte de la peinture chinoise ancienne vers 1961. Voyage en chambre qui n'a cessé de se poursuivre depuis, de près ou de loin, avec mes aventures picturales².

Après quinze ans d'apprentissage de la peinture et du milieu de l'art, à trente-cinq ans, je ne fais que commencer à peindre contre le temps. Pourvu qu'il m'attende³.

Les premières peintures de Marc Devade datent de 1967. À cette époque il est déjà imprégné de culture classique chinoise. C'est un lettré qui pratique la peinture comme la poésie et qui envisage l'art comme une « aventure », un « voyage en chambre » davantage qu'une carrière. D'emblée, il se situe donc en marge du modèle d'artiste en cours à la fin des années 1960 à Paris. Marginal, il le restera à bien des égards alors même que, grâce à la revue *Tel Quel*, au groupe Support/Surface puis à *Peinture Cahiers théoriques*, la revue qu'il crée avec son ami Louis Cane, il occupe rapidement une place significative dans le milieu d'avant-garde parisien. Mais que signifient au fond ces « quinze ans

¹ *Sans titre.*

² 1977, encre de chine sur toile, 220 x 170 cm.
Collection particulière.

d'apprentissage » en autodidacte alors que ses jours sont rongés par la maladie ; quel sens cela peut-il bien avoir de nos jours, pour nous qui sommes habitués à voir proliférer des « stars » de 25 ans ? Pour Devade, seul le temps de la peinture compte, il s'agit de le rejoindre et qu'il « l'attende ». Un temps indéfiniment présent qui

n'est pas celui, vain, du marché et des rivalités d'égo. Alors, de la Chine à la peinture de la Renaissance italienne ou flamande, du formalisme russe à l'expressionnisme américain, il voyage et traverse la couleur. Par la couleur, il fait siens l'espace et le temps qui lui sont chichement comptés.

Sans titre.

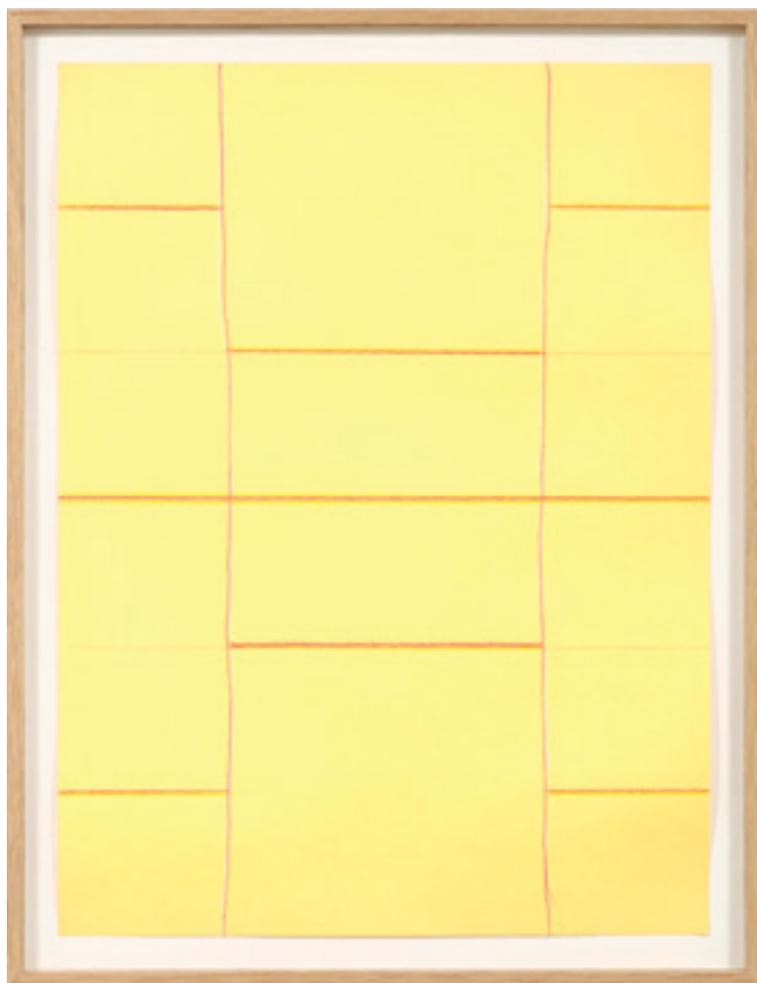
1968, acrylique sur toile, 132 x 125 cm.

Courtesy galerie Ceysson & Bénétière, Paris.



Sans titre.
1975, crayon sur papier, 61 x 47 cm.
Courtesy galerie Ceysson & Bénétière, Paris.

Je savais bien ce que je voulais « dire », mais je ne m'attendais pas à ce que ça se peigne comme ça (.../...) il y a toujours un moment où ça dérape et où il n'y a plus de phrases où s'accrocher. C'est la mort (ou la vie) sans phrase et ça a quelque chose d'inhumain puisque l'homme se définit en ce qu'il parle. Et c'est peut-être parce que je ressens profondément l'inhumanité de cette expérience intérieure (et non formelle) qu'est la peinture que j'en parle tant, comme pour l'exorciser, comme si elle avait quelque chose de diabolique ; et en effet elle l'est, mais quel plaisir divin⁵...



« Tout est bon dans ce qui a lieu, le pire et le meilleur⁴ »

Or, s'il y a une expérience fondamentale et contradictoire que je fais lorsque je peins, c'est que, quel que soit profondément mon vouloir-dire et les langages qui accompagnent ce geste, je suis confronté à ce parcours qui va du sens (vouloir-dire, langage) qui précède ou que je veux donner à mon geste jusqu'au non-sens qui déborde ce sens dans la dépense et le risque de l'exécution, du faire, pour produire cet objet réel inachevé et illimité qu'on appelle peinture⁶.

Dans une culture où le mot écrit est regardé communément comme synonyme de Dieu, le geste suggère une arrogance proche du blasphème (Clyfford Still)⁷.

C'est cet ensemble de sens confronté au non-sens du geste de la couleur que j'appellerais l'asens de la peinture⁸.

Marc Devade savait très bien ce qu'il « voulait dire ». Qu'il peigne avec de l'acrylique (1968-1970), de l'encre (1970-1978) ou de l'huile (1979-1983), ses œuvres font toujours l'objet de dessins préparatoires précis, millimétrés souvent agrémentés de notes écrites. Et pourtant, il y revient sans cesse, la peinture excède toujours le discours qu'il s'apprêtait à tenir à son sujet et avec elle. C'est ce débordement de jouissance chromatique qui le tient, le fascine, ce qu'il interroge « au plus près », ce dont il scrute la nature dans ses textes théoriques. On retrouve là la sagesse des lettrés chinois qui s'en remettent toujours à la propension des choses prenant le parti de jouir de tout, y compris de la vie ou de la mort.

La sagesse et le calme qui émanent de la peinture de Devade tiennent à sa capacité à recevoir, à tout prendre. « On ne boude pas, on est de bonne humeur », disait-il. Incroyable confiance devant la vie : « Tout est bon dans ce qui a lieu, le pire et le meilleur. »

Politique

L'avant-garde que nous avons constituée à la fin des années 1960 et au début des années 1970 a joué sur les deux tableaux de la politique marxiste à laquelle nous nous sommes liés théoriquement et de la publicité marchande qui a vu là un nouveau produit à lancer sur le marché. La politique marxiste s'écroule sous le butoir du réel, il ne s'agit même plus de la critiquer, elle est à côté de la plaque, il s'agit de ces problèmes fondamentaux de la liberté ou de la faim dans le monde où tout est à réinventer pour les résoudre. Quant au marché de l'avant-garde, il s'effondre doucement quoique certains s'emploient à le réanimer et à lui redonner un intérêt qu'il a perdu. La religion de la politique et la « tradition du nouveau » (Rosenberg) est ce en quoi ont consisté les deux aspects de l'avant-garde pour moi dans ces dernières années dont 1968 a été le point de départ mais aussi le début de la fin. La politique et le nouveau en art ont tourné pour moi en illusionnisme et en clownsque⁹.

Et si l'on veut de l'histoire, puisqu'il en faut pour combattre celle du sens commun, c'est bien celle du catholicisme qui a produit la plus grande culture qui nous y aidera. Et c'est celle-là qu'il faut défendre contre ces deux autres aspects de la culture occidentale qui envahit le monde entier : celle marxiste orthodoxe russe et celle protestante capitaliste des USA, l'œuvre catholique contre l'icône et la technè aux ordres de l'économie¹⁰.

Devade conserve encore l'image de l'artiste engagé. Proche du PCF à la fin des années 1960, il bascule après 1968 vers le maoïsme jusqu'en 1974, date à laquelle il prend conscience de l'impasse politique du communisme. En 1974, trois événements peuvent expliquer cette rupture avec ce qu'il appelle lui-même « la religion théorique du progressisme marxiste » ou bien « l'exacerbation politico-artistique des années

Sans titre.
1975, diptyque, encre
sur toile, 200 x 200 cm.
Collection particulière.



1965 à 1975¹¹ » : l'échec de la gauche aux élections, la publication en français de *L'Archipel du Goulag* d'Alexandre Soljenitsyne et surtout le retour désillusionné d'un voyage en Chine que font plusieurs de ses amis de *Tel Quel*. Après cette date, sous l'influence de Philippe Sollers, Devade va peu à peu prendre conscience de l'importance du religieux dans l'art et se détourner des formalismes russes (constructivistes) et américains (minimalistes) pour se réappropriier tout un pan de la tradition picturale occidentale. Soyons bien clair, il ne s'agissait pas de croire, mais de ne plus refouler l'héritage du passé sous des prétextes politiques.

« La théorie fait loi¹² »

Quand on ne fait pas de peinture on en parle. Personne n'est plus spécialiste à temps complet de peinture : tout le monde parle de peinture, l'artiste comme les autres. Pourquoi ne pas essayer d'en parler le mieux possible, au plus près de son expérience contemporaine, plutôt que de dire n'importe quoi ou de parler de ce qui a déjà eu lieu. C'est à cet au plus près que commence une théorie contemporaine, contre ou tout contre les expériences en cours et à partir d'elles vers les plus anciennes. (.../...) C'est cet autrement que refusent ceux qui résistent à la théorie, cet autrement de la création qui s'oppose à la reproduction¹³.

La communication de la peinture est antérieure au langage. Deux livres contemporains de ma génération tentent de réduire la peinture à ses jeux : Les Mots et les Choses de Foucault, 1966, à partir de là, la peinture s'achève en pipe : peinture pompier.

Ce que Devade appelle une « théorie contemporaine », c'est précisément une théorie émancipée de l'idéologie et des systèmes, qui pense « au plus près », dit-il, l'expérience de la peinture. Ce projet d'une théorie qu'on pourrait appeler « de l'expérience » oriente les dernières années de sa vie. Comment penser une loi qui intègre sa propre transgression permanente ? Autrement dit, comment assumer simultanément le besoin d'un cadre théorique et le désir de le déborder ? Cette question est importante car elle distingue bien Devade des autres penseurs de son époque et même de

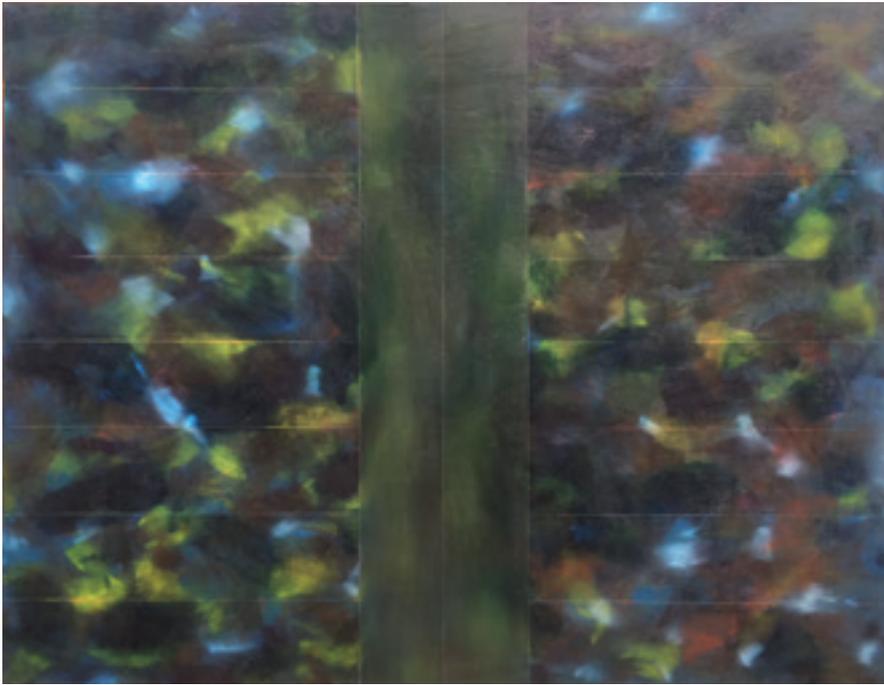


Sans titre.
1974, encre sur toile, 200 x 200 cm.
Courtesy galerie Ceysson & Bénétière, Paris.

En 1966 également, Lacan, Écrits, l'inconscient est structuré comme un langage. À partir de là, on a pris la peinture pour un langage et pour un inconscient : analyses linguistiques et psychanalytiques. Mais ce qu'on a atteint par là, c'est le langage avec lequel on parle de la peinture et on fait la biographie de l'artiste, pas la peinture elle-même¹⁴.

Il n'y a pas de conditions de savoir à la jouissance de la peinture. Le savoir est le conditionnement, l'emballage souvent perdu¹⁵.

l'image qu'on lui associe souvent : celle d'un intellectuel très cérébral, dogmatique, voire un peu sectaire. C'est tout le contraire, Devade est le peintre de l'excès et d'une jouissance débordante. L'expérience qu'il nous offre est celle de la jubilation par la couleur. Le savoir, la théorie sont aussi indispensables et commodes que le sont les « conditionnements ». Par la théorie, le peintre peut se familiariser avec des expériences lointaines ou passées, mais au moment de peindre, elle n'en demeure pas moins un « emballage souvent perdu » !



Quark.
1983, huile sur toile, 115 x 147 cm.
Collection particulière.

« Une peinture de la fin¹⁶ »

Faire de la théorie ne démontre pas que je ne suis pas fait pour peindre et lorsque je peins que je ne suis pas fait pour faire de la théorie. Je ne suis fait pour rien, pas même pour vivre¹⁷.

Jacques Henric et Catherine Millet : Voilà au moins trois ans que nous n'avons pas vu une exposition de toi dans une galerie parisienne, pourquoi ?

Marc Devade : C'est très simple : je n'ai pas cherché à exposer personnellement pendant deux ans, après la fermeture de la galerie Piltzer en 1978 qui a laissé un certain nombre d'artistes sur le pavé. Et quand, à la fin de l'année dernière, j'ai cherché à exposer, il n'y avait pas de place pour moi sur le marché établi. Après avoir attendu qu'on vienne me chercher... c'est moi qui ai cherché ; mais le milieu des galeries est actuellement clos et bouché à Paris. Ça a été particulièrement comique, à la longue, de voir les galeries qui m'intéressaient refuser les unes après les autres pour de très bonnes raisons. Ça devenait un symptôme, non plus un hasard.

Quand le cadre est à ce point étroit, autant en sortir ; comme je ne vois pas pourquoi en matière de peinture ce serait le marché qui ferait la loi, et comme je ne cède pas sur mon désir d'exposer, je me suis autorisé moi-même à le faire. Je dois dire que je n'aime pas particulièrement me plaindre, or ces refus successifs étaient une trop bonne occasion de récriminations et revendications pour lesquelles les artistes ne manquent jamais de donner de la voix. Ces discussions d'artistes sur les places qui doivent leur revenir, les plans de carrière et autres plaintes contre les méchants marchands ou conservateurs sont d'une tristesse infinie quoique souvent à très bon droit. Mais s'ils ne sont pas contents de la situation qui leur est faite, qu'ils se la fassent eux-mêmes. Ce n'est pas facile, mais c'est possible. Au lieu de cela, ils éprouvent une sorte de plaisir dans l'esclavage du marché. Quand les artistes se plaignent de la situation infernale du marché, je me demande pourquoi ils se pendent à ses basques¹⁸.

« Je ne suis fait pour rien, pas même pour vivre. » Bien sûr, la peinture nous confronte toujours aux questions métaphysiques qui nous troublent ou bien à celles qu'on refuse d'enviesager, tout le reste n'étant que décoration. La peinture n'a pas d'autre finalité que notre propre fin, notre finitude même. « Je ne suis fait pour rien », dit Devade, il n'avait pas vingt ans qu'il le savait déjà. Ce voyage dans la peinture qu'il a réalisé à travers les continents, les siècles, les pensées, ce goût qu'il avait de la poésie, de la littérature, de la philosophie, de la poli-

tique, de la linguistique, de la psychanalyse... tout cela avec une sorte de curiosité furieuse, c'était une sorte de politesse de la politesse à l'égard de la vie qui lui était donné de vivre. « Je n'aime pas particulièrement me plaindre », répond-il à Jacques Henric et Catherine Millet qui s'étonnent de ne plus le voir depuis quelque temps dans les galeries parisiennes. Dire qu'à ce moment-là Devade est très malade ne signifie pas grand-chose car ce fut le cas durant toute sa vie adulte. Il est simplement épuisé par les interventions, les traitements, les examens, les dialyses... Si cet entretien ne semble pas le plus théorique, c'est sans doute le plus politique de tous. Cette fois, l'heure n'est plus au marxisme ni aux idéologies, c'est la dernière fois qu'il s'exprime publiquement. Il s'adresse à ses semblables : aux artistes, aux peintres, et les appelle au sursaut face au désespoir d'une « tristesse infinie » : la vanité, le marché... 35 ans plus tard, ce texte me fait le même effet qu'hier et il me semble avoir toujours la même actualité. En fait il s'adresse aux peintres en général, quelle que soit l'époque. On peut ne pas se résigner à ce que ce soit le marché qui fasse la loi, on peut ne pas s'abaisser à se plaindre tout en se « pendant à ses basques ». Certes, « ce n'est pas facile, mais c'est possible », nous dit Devade. Mais qui a dit que l'art devait être facile ? ■

La succession de Marc Devade est représenté par la galerie Ceysson & Bénétière, Paris.



Marc Devade dans son atelier, 1980. © Olivier de Bouchony

¹ Entretien de Marc Devade avec Catherine Millet et Jacques Henric, *Artpress* n° 49, juin 1981, repris in *Marc Devade, écrits théoriques*, éd. Minard, t. 3, 1990, p. 474. Toutes les citations de ce texte renvoient à cette même édition.

² *Bilan*, août 1979, p. 392.

³ *America ! America ?*, juillet-décembre 1978, p. 341.

⁴ *Bilan*, op. cit., p. 384.

⁵ *ibid.*, p. 402.

⁶ *La Peinture en excès*, avril 1980, p. 419.

⁷ *Du geste à l'œil ou le style fait le compte de la dépense*, mars-avril 1979, p. 365.

⁸ *La Peinture en excès*, op. cit., p. 420.

⁹ *L'Avant-garde a fait son temps, la révolution des couleurs continue*, novembre 1979, pp. 406-407.

¹⁰ *La Peinture en excès*, op.cit., p. 424.

¹¹ *L'Avant-garde a fait son temps...*, op. cit., p. 406.

¹² *Au-delà du principe théorique, variation sur un thème*, mai-juin 1980, p. 433.

¹³ *ibid.*, p. 432.

¹⁴ *ibid.*, p. 435.

¹⁵ *ibid.*, p. 436.

¹⁶ *ibid.*, p. 431.

¹⁷ *ibid.*, p. 440.

¹⁸ Entretien (juin 1981) paru dans *Artpress* n° 49, repris dans *Marc Devade, écrits théoriques*, pp. 469-470.